

En chacun le monde

Daniel Gagnon

*J'étais lourd de sueur et une douleur étourdissante
circulait en moi, comme si mon sang charriait je
ne sais quoi de trop grand qui, au passage
distendait mes veines. (Quiner Maria Rilke)*

Par leur processus d'évolution, les oeuvres voient souvent le jour en s'appuyant sur d'autres leur préexistant. Les écrivains se relaient de naissance en naissance, de loin en loin, dans un grande solidarité, et ainsi des remaniements interviennent les uns après les autres sur un même grand livre mondial de l'humanité. Les maîtres du passé ont laissé pour compte des passages entiers de leurs ouvrages encore lisibles, mais dont la lumière faiblit dans le lointain des siècles. Les écrivains contemporains réorchestrent des compositions nouvelles, les combinent avec des reminiscences de lecture conservées dans leur mémoire collective et en donnent à leur tour une version définitive et moderne en vue de former un nouveau cycle d'expression du grand livre de l'humanité, de cette grande symphonie dont la création à plusieurs s'augmente de partitions, s'enrichit de thèmes.

Chaque nouvel écrivain essaie d'entendre la musique pure de son âme, mais ce n'est toujours qu'une introduction à la grande Oeuvre, une petite

sonate dont les ultimes mesures reprennent le thème de l'espoir de l'homme de grandir dans l'Univers par sa conscience. Mais n'est-ce pas là une tâche prométhéenne, une action trop grande et impossible?

Il faut faire l'unité en soi, car en chacun est le monde, il faut faire le voyage en soi, au risque même du naufrage, et aborder à une île nouvelle, comme le Gulliver de Jonathan Swift. Dans le nouveau royaume, nous cesserons de nous demander par quel bout casser les oeufs; les comportements, les ambitions et la rhétorique démesurée des humains, vus par le petit bout de la lorgnette, nous paraîtront plus dérisoires encore.

Dans le silence ténébreux qui enveloppe nos pas, alors que dans notre coeur se fait entendre une calme mélodie bien trop grande pour nous, puis qu'interviennent sans cesse des élans, des prières et des voeux scintillants, l'âme rêveuse plonge dans un songe et s'endort sous les étoiles, plus rien de l'ancien monde ne l'intéresse et son vacarme ne l'atteint plus, les vieilles sensations s'évanouissent, un état serein s'installe et l'envahit. Elle se souvient tout à coup de tout, comme si elle avait toujours tout su, comme si cette mélodie ancestrale, longtemps étouffée sous la navrante incompréhension du monde, revenait comme une promesse pour l'avenir.

Dans la prairie infinie du ciel étoilé, nous regardons s'allonger la grande voie lactée du chemin éternel, nous voulons poser nos pieds sur ce gravier lumineux, rien n'est trop vaste pour nous, nous voulons parvenir à imposer à notre rêve éveillé la

même évidence de couleurs et de sons qu'au tintamarre de notre peur et lui opposer le mouvement de notre coeur joyeux. Nous voulons que la poésie devienne la subtile réalité de notre vie.

Mais pourquoi parler, pourquoi écrire? Cela existe tellement fort comme musique en nous que Cela n'est pas exprimable. Le temps n'est peut-être pas venu de parler haut et fort, de militer, de se jeter avec une ferveur sombre à l'assaut du monde. Pourquoi écrire? Seul le cri contenu et sourd et l'aspiration silencieuse dans le creux de la poitrine sont de mise. Pourquoi disputer à l'Ombre ses prérogatives, l'âme n'a pas le goût d'être sévère et hautaine ni encline au pessimisme, cela l'exaspère, elle veut demeurer généreuse, fidèle à l'enthousiasme de son chant intérieur, elle ne veut pas se faire austère. Elle fait confiance à la vaste et profonde mouvance de son sang, parfois s'en échappent par miracle des actions imprévues qui par leur souplesse remettent en place ordre et beauté, chassant en un tournemain les désillusions.

Pourquoi dire, pourquoi enseigner, discourir? Il ne faut pas trop énoncer, les messages ne passent pas et rebutent le coeur. Seule la poésie dans toute sa clarté a la souplesse voulue pour imposer gracieusement un nouveau ton au rythme humain.

L'écrivain attend et se prépare. Dehors des rafales de vent emportent les feuilles dans des éclairs d'orage. Il se tient bien droit. Il n'écrira pas des choses dans son cahier de bord, il ne se laissera pas aller au lamento d'une douleur désespérée. S'il écrit, c'est pour garder fervente sa force, brûlante son espérance.

Sans abdiquer son originalité et sa spécificité d'expression, l'écrivain assume tout le destin humain et porte en son coeur «ce je ne sais quoi de trop grand qui, au passage, distend ses veines». Les oeuvres s'enchaînent et se répondent d'écho en écho et les voix émues des poètes se mêlent, s'entremêlent, parlent avec persuasion, avec espoir.

Dans le grand concert des oeuvres, on obtient des alliages imprévus, diversifiés, mais sous la division apparente des couleurs et des rythmes, un même battement d'ailes se fait entendre dans une cadence harmonieuse, les timbres se marient et les qualités propres de chacune des voix et leur brillante chatoient dans l'ensemble, composent un grand tableau vivant.

L'Oeuvre survit aux nouveaux événements seulement en se redonnant à lire par l'écriture de nouveaux poètes qui continuent le mouvement des pères, précipitant le lecteur et la lectrice dans le grand rythme éternel du monde.

*« Car celui qui crée doit être son propre univers et
trouver tout ce qu'il cherche en lui et dans la
nature à laquelle il s'est lié. »*

Rainer-Maria Rilke

«L'idéal de l'unité humaine», une utopie?

Guy Lafond

À prime abord, un appel à l'unité humaine nous semble un cri dérisoire, l'ultime SOS avant que la barque ne sombre dans la mer impassible, un espoir impraticable. Gaïa nous oblige à l'étreinte commune pour mieux nous livrer aux dents de Saturne. Que peut attendre un monde qui, soumis à la nécessité impérieuse de l'universalisation, se vautre dans l'affirmation individuelle dans la violence et la dénonciation générale? Les individus et les états-nations, exacerbés, réclament la satisfaction de leurs droits spécifiques dans la négation des valeurs idoines de leurs semblables. La méfiance est de règle. Et si la survie – une nécessité économique, grossièrement économique – contraint au rapprochement, le contrat est vite ratifié d'une main, tandis que l'autre trempe déjà dans l'encre de l'abrogation. Les conditions du divorce sont spécifiées dans le contrat de mariage. Comme s'il était convenu que toute entente n'est qu'opportune, que le confort personnel est le seul éden promis. L'instinct prévaut sur l'esprit? Le spectacle d'un monde déchiré en lui-même, penché sur un gouffre, ne nous induit pas à la solidarité, à la fraternité, mais à un sauve-qui-peut hystérique. Nous sommes encore loin d'une volonté de compréhension mutuelle qui marquerait le premier pas vers l'unité humaine.

Cette unité serait alors une utopie? L'utopie serait le non-lieu de l'imagination, la perception de l'insaisissable. Adam rêve d'une autoroute électronique. Quelque temps plus tard, Bill Gates en fait le projet. L'insaisissable devient un possible. Le probable irréalisable se transforme en réalité accessible. L'utopie en idéal. Notre vision serait-elle trop fascinée par l'immédiat pour ne pas discerner sous l'actuelle situation désastreuse un mouvement vers cet «idéal de l'unité humaine»? Il faut regarder de plus près, et de plus haut. «Les vérités qui sauvent le monde, viennent à pas de colombe», écrivait Nietzsche. Peut-être s'est-elle nichée dans le repaire de l'ogre, cette colombe, et qu'elle attend que l'ogre en nous se penche vers elle et atteste sa présence, pour avancer d'un pas vers le salut d'une vérité qu'elle détient, et qu'elle tarde à nous livrer. Ou peut-être aussi avance-t-elle, malgré les atermoiements de l'ogre trop préoccupé de son appétit, pour le surprendre par son vol intempestif mais salutaire? Qu'en savons-nous? Peut-on tout au moins la repérer?

Nous sommes des «mutants». Et si l'immédiat, par nécessité d'action péremptoire, nous accule à des jugements hâtifs sur la condition humaine, encore faut-il, par besoin de compréhension, donc de direction juste, inclure ces jugements dans le cadre infiniment plus vaste de l'évolution humaine. Nos pensées, nos certitudes sont circonstancielles! Elles sont de passage dans cet incommensurable aventure de l'être humain qui a débuté on ne sait ni quand ni comment, et qui aboutira on ne sait ni où ni comment. C'est l'instinct de sécurité qui érige en certitudes

acquises, la mémoire d'hypothèses que la raison a jugées probantes. Notre pensée, et ses motivations, outre le fait qu'elles ne justifient que notre besoin de sécurité, ne sont constituées que d'une accumulation de savoirs plus ou moins futiles, sans fondement réel, mais nécessaires au déploiement du temps. En définitive, il nous faut reconnaître que fondamentalement, nous ne savons rien de rien, et que c'est dans et par cette ignorance qu'agit l'évolution. Que serons-nous lorsque notre mode d'être, notre mode de pensée (existera-t-elle même?) auront franchi le stade évolutif actuel? Cette humilité, cette acceptation de la relativité presque absolue de nos perceptions et de nos connaissances, est essentielle à la rapide assumption de l'unité en notre espèce. Car elle n'empruntera pas les voies manifestes, ni ne se conformera à nos conceptions bâtarde. L'unité se voile de la multiplicité apparente, selon un procédé involutif, pour sourdre progressivement, hors de toute prévision; car si elle se donnait d'emblée, c'est que déjà l'évolution, du moins la phase que nous en subissons, serait terminée, et la question ne se poserait plus. Louis de Broglie, l'éminent physicien, écrivait «que la réalité échappe à tous nos concepts trop rigides et qu'il faut les garder flous pour que notre esprit s'adapte au réel». Ce qui rejoint la parole si souvent citée d'Einstein: «Le jour où j'ai cessé de vouloir mettre de l'ordre dans l'univers, l'univers a commencé à mettre de l'ordre en moi.»

C'est de Broglie également qui écrit: «Dans le macroscopique, Zénon paraît avoir tort, mais dans le microscopique, à l'échelle des atomes, sa perspicacité triomphe et la flèche, si elle est animée d'un

mouvement bien défini, ne peut être en aucun point de sa trajectoire. Or, c'est le microscopique qui est la réalité profonde, car il sous-tend le macroscopique.» Le retour de la colombe! Elle se retrouve là même où nous l'attendions si peu, car au lieu de s'envoler vers le bleu clair du ciel, elle s'est enfoncée dans le bleu sombre de la matière. On la retrouve en effet dans ce renversement du sens commun, et dans la ferveur des physiciens, qui mieux que tout autre, s'emploient à redéfinir l'unité du cosmos dans lequel nous vivons, et qui est incompréhensible dans cette définition. La physique quantique, l'astrophysique, la biologie moléculaire, pour ne nommer que ces sciences, s'évertuent à forer le connu, le vu, le senti, le compris, pour en dévoiler le fondement unifié. La physique cherche une «théorie des champs unifiées», l'astrophysique cherche l'événement matériel premier. Toutes deux, ces sciences se heurtent à des difficultés majeures, prisonnières du phénomène dont elles sont le produit et qu'elles tentent d'expliquer. Elles tentent de «rationaliser» l'unité dont elles sont issues. Plus la physique quantique fouille l'atome, plus la matière devient évanescence, et risque d'enfermer le physicien dans l'objet même de sa recherche; l'astrophysique reconnaît qu'elle n'a pas l'outil nécessaire pour rendre compte, à la milliseconde près (le moment décisif, duquel découle tous les autres), de l'avènement de la matière, et donc de notre existence. Cul-de-sac! Peut-être pas. Il semble plutôt que la nature évolutive veuille développer de nouveaux moyens de connaissance – et qui ne se mesurent pas à l'accroissement des moyens actuels –, par la transformation, la mutation, de l'intellect humain. Il est signifié en ésotérisme,

que lorsqu'une force invincible rencontre un obstacle insurmontable, il y a absence de mouvement mais déploiement maximum d'énergie; et qu'alors cette énergie, par son impossibilité à exercer sa quantité énergétique, change de qualité. Peut-être est-ce cela que les nouvelles recherches en thermodynamique découvrent, d'une autre façon. Car elles reconnaissent que l'entropie n'est pas un phénomène réversible: si un corps n'est plus soumis à l'agitation, il ne retourne pas à son état préalable, il y a eu changement dans la distribution qualitative de ce corps, il n'est plus le même. D'autre part, les théories de l'aléatoire ou du chaos démontrent que la nature ne subit pas le hasard, l'imprévisible, elle l'accueille; et aussitôt, met tout en oeuvre pour l'intégrer dans un nouveau schème d'action, ce qui constitue pour le corps précédent, une révolution, une mutation. C'est sans doute ce que L. Febré, lui aussi physicien, laissait entendre par ces mots: «Une nouvelle image de la science est en train de naître que toutes les disciplines doivent développer de concert, car la crise de la physique et celle de l'histoire ne sont que les symptômes d'une grande crise de l'esprit.»

Voilà le mot lâché: l'esprit! Il est impossible de penser l'unité sans ce mot. Que signifie une «crise» de l'esprit, sinon une révolution dans notre mode de relation à l'univers. S'il est un «esprit évolutif» en notre monde, c'est bien pour nous hisser vers la reconnaissance active d'une interdépendance universelle et d'une intersubjectivité absolue, qui sont précisément les caractéristiques fondamentales de l'esprit, et de l'unité. Car l'unité préexiste à nos considérations, elle nous devance. C'est elle que le

physicien veut retrouver dans la matière, comme si toute l'ascèse des mystiques qui nous ont précédés – qui ne cherchaient que cela: la possibilité d'habiter la «conscience d'unité» – n'avait profité qu'à implanter dans la mémoire collective de l'espèce un besoin si intense de cette unité que l'homme se résolve enfin à la retrouver dans ce qui semble si éloigné d'elle: la matière. Et par cette découverte, biffer une fois pour toute la dichotomie si douloureuse «matière-esprit», comme il en a fait du temps et de l'espace. Il s'agirait alors à proprement parler d'une crise spirituelle. Où l'esprit ne s'opposerait plus à son vis-à-vis antinomique, mais l'épouserait dans une spiritualité enfin pleinement résolue: la spiritualité de la matière.

Utopie? Nous sommes revenus à notre point de départ. Mais l'utopie d'un jour est l'idéal du lendemain, le projet à venir. Il en est peut-être de l'utopie comme de certaines particules sous-atomiques dont le pouvoir d'attraction augmente en raison de leur éloignement... Le temps est venu peut-être où l'homme assumera ici-bas ce qu'il projette dans l'au-delà. «Tout ce que l'homme pense, il peut le devenir. Telle devrait être la foi inébranlable de l'homme en lui-même.» (Sri Aurobindo) Et la pensée la plus haute, n'est-elle pas la pensée d'unité? Cette unité à laquelle nous convie toute la nature? Cette unité qui met la nature, la transforme et accède par nous à son plein épanouissement?

L'unité est un droit de nature. Pour s'exercer, dans les circonstances actuelles, elle passe par nous. L'unité n'est pas qu'un simple fait, elle est plus profondément la conscience de ce fait. C'est pourquoi

la crise de l'esprit est une crise de l'homme et que la nature s'efforce d'une part d'éveiller chez lui les facultés qui permettent de réaliser cette unité, d'autre part les organes nécessaires à l'exercice lucide de son pouvoir. L'unité, non pas comme pensée absolue planant vaguement sur le réseau de nos connaissances, mais l'unité comme action, comme fondement actif de tous nos gestes. Autrement, nous nous retrouvons dans le cercle vicieux de nos procédés: la générosité, la tolérance, la compréhension sentimentale ou intellectuelle, et toutes ces vertus qui loin de marquer l'adhésion immédiate à soi comme sujet universel, marque au contraire l'isolement du sujet aliéné se galvaudant dans l'illusion «charitable» de l'altruisme. L'humanité aspire bien plutôt à cette charité qui est le mouvement distinctif de l'esprit, et qui se définit si bien par ces simples mots de Jésus: «Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites.»

Par quels chemins l'évolution nous conduira-t-elle à cette conscience d'unité? Nous ne pouvons le prévoir. Tout au plus pouvons-nous tâcher de reconnaître la colombe sous les décombres, de la reconnaître en nous, et dans les événements qui nous assaillent. Il y faut un certain courage. Cette conscience ne supporte aucun rejet, oblige à une compréhension si vaste que rien n'en soit exclu. Elle présume déjà de nouvelles facultés de discernement – même dans le champ le plus matériel, la sensation – de nouveaux organes de fonctionnement, même physiques. Pourquoi pas un monde où l'intuition, et non la raison, serait le moteur de nos accomplissements? Une intuition spirituelle, où s'efface toute

distinction entre l'esprit et la matière, une «intuition de la vérité», comme perception directe de la réalité? Pourquoi pas une révolution si profonde que les perceptions dite paranormales, extrasensorielles, soient le lieu quotidien, normal, de nos sensations? Pourquoi pas une langue commune poétique, non didactique, où s'abolissent les paradoxes? Pourquoi pas une psyché, un coeur si larges qu'ils étreignent dans la personne l'unité de la Personne?

Utopie? La mienne... que partagent tant d'autres. Une foi, que justifie un regard impersonnel sur la lente floraison des siècles, et qui donne sens aux bouleversements du nôtre. Utopie sans laquelle l'âme s'agite au point de souhaiter son propre anéantissement. Et quelque part, tout au fond, là où se rejoignent douleurs et consolations, une assurance que cela se fera, que tout progresse vers cela. Que le courage, la force, au-delà de nos présomptions, sont accordés pour préparer cet avènement. L'utopie n'est qu'un mot – comme tant d'autres – que nous affixons à ce qui gît en nous dans l'innomé des profondeurs, à la réalité inimaginable qu'aujourd'hui prépare à notre insu, au vol de la colombe.

Nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants.

René Char